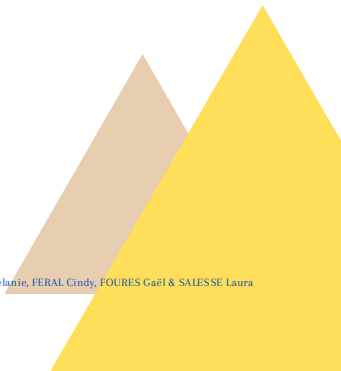




Égypte et littérature



I. Exhumer la littérature pharaonique



La littérature de l'Égypte antique est l'une des plus vieilles littératures du monde. Appliqué à une civilisation aussi ancienne, le mot "littérature" peut être utilisé sous deux acceptions : au sens large, pour désigner "l'ensemble de la production écrite" ou dans un sens plus restreint, pour désigner des "œuvres sélectionnées par les Égyptiens anciens eux-mêmes sous l'appellation « belles paroles »". Nous n'avons cependant qu'une connaissance partielle de ces œuvres : en effet, tandis que certaines n'étaient transmises qu'oralement, d'autres, quand elles étaient fixées, étaient éditées sur des supports périssables, les rendant ainsi particulièrement fragiles face au temps et aux hommes eux-mêmes. Les plus anciennes versions connues de textes proprement "littéraires" au sens restreint sont datées de la XII^{ème} dynastie (soit à peu près 2000-1784 av. J.-C.), ce qui reste relativement récent si l'on compare les débuts de cette civilisation, qui a commencé vers 3000 av. J.-C., d'autant que les premiers témoignages de l'écriture remontent vers 3200 av. J.-C. Des belles-lettres pharaoniques ne nous sont parvenues approximativement qu'une centaine d'œuvres, dont beaucoup sous forme de fragments, sinon de lambeaux.



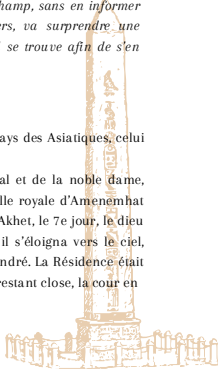
Les Aventures de Sinouhé

Le Conte de Sinouhé s'apparente à une véritable biographie d'un point de vue structurel. Ces aventures, qui se déroulent ainsi sous le règne de Sésostris Ier (1964-1919 env. av. J.-C.), débutent plus précisément au moment du décès de son père et prédécesseur Amenemhat Ier (1994-1964 env. av. J.-C.), alors que ce prince héritier dirigeait une expédition militaire, dont faisaient partie quelques autres enfants royaux, dans les régions situées à l'ouest de la Vallée du Nil. Prévenu par des messagers de la cour arrivés en pleine nuit à son campement, Sésostris décide de rejoindre la capitale sur-le-champ, sans en informer son armée. C'est alors que Sinouhé, l'un des militaires escortant les messagers, va surprendre une conversation qui va le bouleverser au point de fuir immédiatement le lieu où il se trouve afin de s'en éloigner le plus possible.

Présentation de Sinouhé

Le noble gouverneur, le dignitaire, l'administrateur du domaine royal dans les pays des Asiatiques, celui que le roi connaît vraiment, son bien-aimé, le garde Sinouhé dit :

– J'étais un garde qui servait fidèlement son maître, au service du harem royal et de la noble dame, grande de louanges, l'épouse royale de Sésostris dans le lieu-dit Khénemsout, fille royale d'Amenemhat dans le lieu-dit Qanéfrou, Néfrou, maîtresse de vénération. L'an 30, le 3^e mois d'Akhet, le 7^e jour, le dieu monta vers son horizon – le Roi de Haute et de Basse Égypte Séhétepibré –, il s'éloigna vers le ciel, s'étant joint au disque solaire, le corps divin s'étant mêlé à celui qui l'avait engendré. La Résidence était plongée dans le silence et les cœurs dans l'affliction, la Double Grande Porte restant close, la cour en



deuil et les notables en lamentations. Or, Sa Majesté avait envoyé une armée au pays des Tjéméhou, son fils aîné étant le chef de cette armée, le dieu parfait Sésostri, alors qu'il l'avait envoyé pour frapper les pays étrangers et abattre les habitants du Tjéhénou, alors qu'il revenait et ramenait des prisonniers du Tjéhénou et toute sorte de bétail en nombre illimité ; les amis du palais envoyaient des messagers du côté de l'Ouest, pour informer le fils du roi des événements survenus à la cour. Les messagers le trouvèrent sur la route et ils le rejoignirent au crépuscule. Aussitôt, il partit précipitamment : le faucon s'envola avec sa garde, mais sans permettre que son armée l'apprenne. Or, on avait envoyé un message aux fils du roi qui l'avaient suivi dans cette armée, et il fut récité à l'un d'eux.

La fuite de Sinouhé

Comme j'étais présent, j'entendis sa voix, alors qu'il parlait et que je m'apprêtais à partir. Mon cœur se troubla, les bras m'en tombèrent, un tremblement s'étant abattu sur chacun de mes membres. Je m'esquivai d'un bond pour me chercher une cachette. Après m'être placé entre deux buissons pour laisser libre le chemin à celui qui pourrait y marcher, je m'en allai en direction du Sud ; je ne songeais pas rejoindre cette Résidence, car je pensais qu'il se produirait des troubles auxquels je ne pourrais survivre.

[...]

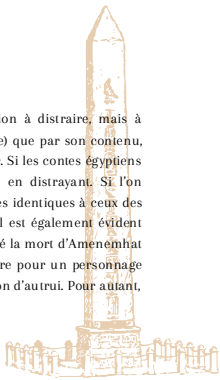
La nostalgie de Sinouhé

Ô dieu, quel que tu sois, qui as décidé cette fuite, puisses-tu t'apaiser et me ramener à la Résidence ! Sans doute vas-tu faire que je revoie le lieu où mon cœur est resté. Quoi de plus important que ma dépouille soit unie à la terre où je suis né ? Viens à mon aide, c'est le bon moment ! Puisse le dieu m'accorder la paix ! Puisse-t-il faire de même pour embellir la fin de celui qu'il a affligé, son cœur compatissant pour celui qu'il a exilé pour vivre dans une terre étrangère ! Est-il donc aujourd'hui apaisé ? Puisse-t-il exaucer la prière d'un exilé, puisse-t-il détourner le bras du pays dans lequel il a erré, vers le pays d'où il l'a amené ! Que le roi de Kémet me soit clément, que je puisse vivre de sa grâce ! Puisse-je saluer la Maîtresse du pays, qui est dans son palais ; puisse-je entendre les messages de ses enfants. Et alors mes membres redeviendront jeunes, puisque la vieillesse est bien venue : la décrépitude, elle m'a envahi ; mes yeux sont lourds, mes bras sont faibles, mes jambes, elles ont cessé de suivre, mon cœur est las.



Éléments d'analyse

La production artistique de l'Égypte antique n'a pas fondamentalement vocation à distraire, mais à instruire, tant par sa forme (qui initie l'apprenti scribe à la lecture et à l'écriture) que par son contenu, qui vise à le pénétrer de l'état d'esprit propre au groupe auquel il espère s'agréger. Si les contes égyptiens visaient plus à instruire qu'à distraire, ils permettaient au moins d'instruire en distrayant. Si l'on considère le conte des Aventures de Sinouhé, on peut faire ressortir des préceptes identiques à ceux des enseignements, qui, portés par la fiction, semblent en favoriser l'assimilation. Il est également évident qu'il comporte un arrière-plan politique très marqué, lié au complot qui a entouré la mort d'Amenémhat Ier. Le thème de la peur, si présent au début et à la fin du récit, peut surprendre pour un personnage comme Sinouhé, dont la fonction militaire était précisément d'assurer la protection d'autrui. Pour autant,



il peut être rapproché des enseignements de l'époque, dont le but est d'encourager, par une série de préceptes, chacun à servir loyalement et fidèlement le roi, afin de garantir la pérennité de l'ordre social. La fuite de Sinouhé est peut-être bel et bien un message, une injonction pour les serviteurs de l'Égypte ancienne.



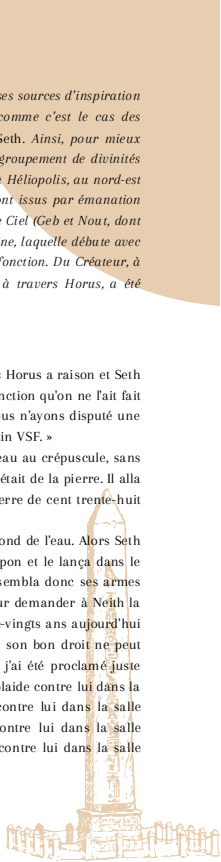
Le jugement d'Horus et de Seth

À côté de leur contenu didactique, les contes égyptiens puisent à diverses sources d'inspiration : les mythes offrent, par exemple, un terrain de prédilection à la littérature, comme c'est le cas des Aventures d'Horus et de Seth et notamment, ici, du Jugement d'Horus et de Seth. Ainsi, pour mieux comprendre ce conte, il est indispensable de connaître dans ses grandes lignes le groupement de divinités dit « Ennéade d'Héliopolis », expression qui désigne le système théologique conçu à Héliopolis, au nord-est du Caire actuel, et associant neuf dieux : le Créateur, le Soleil Atoum-Ré, d'où, sont issus par émanation l'air et l'humidité (Chou et Tefhout) et dont la combinaison a produit la Terre et le Ciel (Geb et Nout, dont sont issus le Bien et le Mal, et dont l'affrontement est à l'origine de l'histoire humaine, laquelle débute avec Horus). Enfin, le dieu Thot n'est pas associé à ces divinités par parenté mais par fonction. Du Créateur, à travers les générations successives de l'Ennéade, procède le pouvoir royal, qui, à travers Horus, a été transmis ensuite aux rois humains.

Alors Seth devint fou de rage. Il poussa un grand hurlement car ils avaient dit : « Horus a raison et Seth a tort ! » Puis il jura solennellement par le dieu : « On ne lui donnera pas cette fonction qu'on ne l'ait fait sortir avec moi, que nous ne nous soyons taillé des bateaux de pierre, et que nous n'ayons disputé une course ensemble. Et celui qui battra l'autre, on lui donnera la fonction de souverain VSF. »

Horus se tailla donc un bateau de sapin et l'enduisit de plâtre, puis le lança à l'eau au crépuscule, sans que personne l'eût vu dans tout le pays. Seth vit le bateau d'Horus et se dit que c'était de la pierre. Il alla jusqu'à la montagne, montagne, y trancha un pic, puis s'y tailla un bateau de pierre de cent trente-huit coudées de long.

Ils descendirent dans leurs bateaux devant l'Ennéade, et celui de Seth coula au fond de l'eau. Alors Seth se changea en hippopotame et fit couler le bateau d'Horus. Horus saisit son harpon et le lança dans le corps de Seth. Mais l'Ennéade le supplia : « Ne le lance pas contre lui ! » Il rassembla donc ses armes aquatiques, les déposa dans son bateau et descendit le courant jusqu'à Saïs, pour demander à Neïth la Grande, la mère du dieu : « Fais que je sois départagé d'avec Seth : voici quatre-vingts ans aujourd'hui que nous sommes au tribunal, et personne ne peut nous départager. D'ailleurs, son bon droit ne peut être établi contre moi, tandis que cela fait un millier de fois que, chaque jour, j'ai été proclamé juste contre lui. Mais il ne prend en considération rien de ce que dit l'Ennéade. Si je plaide contre lui dans la salle Voie de la justice, c'est contre lui qu'on me donne raison ! Si je plaide contre lui dans la salle d'Horus Khenty Abou, c'est contre lui qu'on me donne raison ! Si je plaide contre lui dans la salle Campagne des souchets, c'est contre lui qu'on me donne raison ! Si je plaide contre lui dans la salle Bassin de la campagne, c'est contre lui qu'on me donne raison !



Et l'Ennéade a dit à Chou, fils de Rê :

- La vérité éclate dans tout ce qu'il a dit, Horus, le fils d'Isis.

Thot dit alors au Seigneur de l'univers :

- Fais envoyer une lettre à Osiris, de sorte qu'il dépar tage les deux jeunes gens!

Et Chou fils de Rê eut cette appréciation : « C'est un million de fois juste, ce que vient de dire Thot à l'Ennéade. »

Le Seigneur de l'univers dit par conséquent à Thot :

- Assieds-toi, et écris une lettre à Osiris, que nous entendions ce qu'il va dire.

Thot s'assit pour écrire à Osiris une lettre rédigée en ces termes :

Le taureau « Lion qui chasse pour lui-même », le neby « Qui protège les dieux et subjuge le Double-Pays », l'Horus d'or « Qui a inventé les humains lors de la Première Foix », le roi de Haute et Basse-Egypte « Taureau au sein d'Héliopolis VSF », le fils de Ptah « Utile pour les Deux Rives, Qui est apparu comme père de son Ennéade, Qui se nourrit d'or et de toutes sortes de bijoux magnifiques VSF ».

Veuille nous faire dire ce que nous devons faire pour Horus et Seth, que nous ne prenions pas une décision entachée d'ignorance.

A quelque temps de là, la lettre parvint au roi, fils de Rê « Dont l'abondance est grande, Seigneur des provisions. » Il poussa un grand cri lorsqu'elle lui eut été lue, puis envoya en toute hâte cette réponse à l'endroit où se trouvaient le Seigneur de l'univers et l'Ennéade :

Pourquoi fait-on du mal à mon fils Horus, alors que c'est moi qui ai fait de vous des êtres puissants? Et que c'est moi qui ai créé l'orge et le blé pour faire vivre les dieux ; ainsi que le bétail qui suit les dieux, alors qu'aucun dieu ni aucune déesse n'avait découvert comment le faire ?

La lettre d'Osiris arriva là où se trouvait Rê-Horakhty, siégeant avec l'Ennéade sur la butte blanche à Xoïs. On la lut devenant lui et devant l'Ennéade, et Horakhty dit :

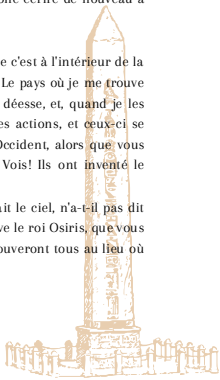
- Envoie immédiatement pour moi à Osiris une réponse, et dis-lui, à propos de cette lettre :

Si tu n'étais pas advenu, si tu n'avais pas été mis au monde, l'orge et le blé existeraient bel et bien.

Cette réponse du Seigneur de l'univers parvint à Osiris et elle lui fut lue. Il fit donc écrire de nouveau à Rê-Horakhty :

Tout ce que tu as fait est plus que parfait, toi qui as inventé l'Ennéade, tandis que c'est à l'intérieur de la Douat qu'on permet que la justice sombre Contemple donc la situation, toi aussi. Le pays où je me trouve est peuplé d'anges au visage terrifiant, qui n'ont peur d'aucun dieu ni d'aucune déesse, et, quand je les fais sortir, ils vont chercher le cœur de tous ceux qui commettent de mauvaises actions, et ceux-ci se retrouvent ici avec moi. Pourquoi donc me suis-je retrouvé ici, installé dans l'Occident, alors que vous êtes dehors tous jusqu'au dernier? Qui parmi eux est plus puissant que moi? Vois! Ils ont inventé le mensonge!

Lorsque Ptah le Grand, qui est au sud de son mur, seigneur d'Ankhtaouy, eut fait le ciel, n'a-t-il pas dit aux étoiles qui le peuplent : « Chaque nuit, c'est dans l'Occident, le lieu où se trouve le roi Osiris, que vous devez vous coucher. Et après les dieux, les notables et les gens du peuple se retrouveront tous au lieu où tu te trouves » ? Voilà ce qu'il m'a dit.



De nombreux jours plus tard, la lettre d'Osiris parvint à l'endroit où se trouvait le Seigneur de l'univers, en compagnie de l'Ennéade. Thot reçut la lettre et la lut devant Rê-Horakhty et l'Ennéade. Et tous clamèrent : « La vérité, la vérité est dans tout ce qu'a dit "Grand d'abondance, Seigneur des provisions VSP!" »

Mais Seth demanda :

– Qu'on nous emmène à l'île du Milieu, que je plaide contre lui.

Il alla donc à l'île du Milieu et on proclama Horus juste contre lui. Alors Atoum, seigneur du Double-Pays, l'Héliopolitain, fit dire à Isis : « Amène Seth, menottes aux mains! » Isis amena donc Seth, menottes aux mains, tel un prisonnier, et Atoum lui demanda :

– Pourquoi ne nous permets-tu pas de vous départager, si tu veux t'adjuger la fonction d'Horus?

Seth lui répondit:

– Non! Mon bon seigneur. Fais appeler Horus fils d'Isis, et qu'on lui donne la fonction de son père Osiris. On alla donc chercher Horus fils d'Isis. On lui plaça la couronne blanche sur la tête et on l'intronisa à la place de son père Osiris, lui disant : « Tues le roi parfait de Ta-Méri! Tu es le seigneur VSF accompli de tout pays, pour toujours et à jamais! »

Alors, Isis poussa un grand cri vers son fils Horus : « Tu es le roi parfait! Mon esprit est en joie, car tu as illuminé la terre de ton éclat! »

Puis Ptah le Grand, qui est au sud de son mur, seigneur d'Ankhtaouy, demanda:

– Que va-t-on faire de Seth? Car en effet, c'est à la place de son père Osiris qu'Horus est placé.

Rê-Horakhty répondit:

– Qu'on me confie Seth fils de Nout. Il siègera avec moi, tel mon fils; il tonnera dans le ciel et on aura peur de lui.

Alors, on alla dire à Rê-Horakhty : « Horus fils d'Isis est maintenant souverain VSF », et Rê se réjouit très grandement, disant à l'Ennéade : « Criez de joie! Criez de joie, courbés jusqu'à terre pour Horus fils d'Isis! » Isis conclut :

– Horus est maintenant souverain VSF. L'Ennéade est en fête et le ciel est en joie. Tous ont saisi des guirlandes depuis qu'ils ont vu Horus fils d'Isis grand souverain VSF d'Égypte. Les dieux de l'Ennéade sont intimement satisfaits, et le pays entier est en liesse, depuis que tous ont vu qu'à Horus fils d'Isis a été transmise la fonction de son père Osiris, seigneur de Djédou !

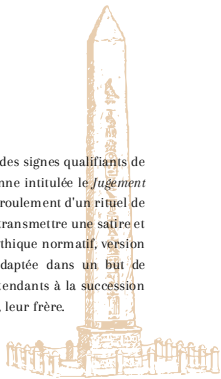
Colophon

C'est ainsi qu'il doit venir exactement dans Thèbes, la place de Tébi.



Éléments d'analyse

Pour illustrer la question de la transmission du pouvoir royal et celles des signes qualifiants de l'héritier légitime, il nous est resté une œuvre importante de la tradition égyptienne intitulée le *Jugement d'Horus et de Seth* et qui fut lue dans un contexte sacralisant à Thèbes, lors du déroulement d'un rituel de fête divin ou royal. Par ce fait pragmatique, il est possible d'affirmer que, loin de transmettre une satire et critique de l'époque ramesside finissante, elle propose une forme de discours mythique normatif, version originale et quelque peu railleuse d'un mythe de légitimation, visiblement adaptée dans un but de propagande. Le récit annonce d'emblée son thème : un procès oppose deux prétendants à la succession du roi mythique Osiris, d'une part Horus, fils d'Osiris et d'Isis, et d'autre part Seth, leur frère.

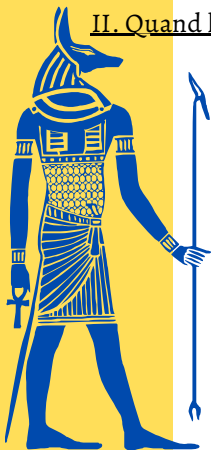


L'auteur situe l'enjeu d'accès au trône dans un cadre juridico-oraculaire où la mythologie revêt d'une importance cruciale ; mythe dans lequel l'assemblée des dieux aura besoin de quatre-vingt années pour trancher définitivement la question, et où l'avis déterminant viendra finalement du père décédé en personne. Autant d'années sont nécessaires du fait de la condition de l'héritier légitime : trop chétif, il est impératif qu'il grandisse et fasse ses preuves pour pouvoir prétendre à l'accession au trône. Au fil de ses aventures, ce dernier [Horus] révèle peu à peu sa nature de roi solaire, prouve sa puissance génératrice en face de la stérilité de Seth, montre que la ruse l'emporte sur la force brutale, mais aussi qu'il peut user de la force, qualité également nécessaire à l'exercice du pouvoir à condition que celle-ci soit bien évidemment maîtrisée. Une fois qualifié grâce à ses actes et après avoir enfin vaincu Seth physiquement, sa reconnaissance par Osiris s'impose définitivement à l'Assemblée divine. Pour le règlement de l'héritage d'Horus, il faut la reconnaissance paternelle, un jugement qui implique une consultation oraculaire.

Ainsi, à l'image d'Horus au long de ses aventures et lié au monde divin, le candidat à la fonction royale terrestre doit réunir, dans sa seule personne la force, la ruse, l'habileté manuelle et le droit.



II. Quand le crime s'installe au pied des pyramides



Le roman La mort n'est pas une fin d'Agatha Christie ne fait pas appel aux célèbres personnages employés par la romancière dans la plupart des romans policiers. Le récit prend place dans l'Égypte antique : le roman se base sur un épisode des lettres d'Hékanakht écrites à la fin de la XIe dynastie (entre le XXIe et le XXe siècles avant JC), qui furent retrouvées à la fin des années 20. Dans cet épisode des lettres, on y trouve une famille semblable à celle de Imhotep.

Renisenb, une jeune égyptienne veuve, rentre chez son père après la mort de son mari. Dans cette maison, vivent ses frères et leurs femmes et son père qui va y introduire une nouvelle concubine, Nofret. C'est cet élément qui va déclencher des remous au sein de la maisonnée, et démarrer une lutte pour le pouvoir, l'argent mais aussi semer la haine dans le foyer. Or, c'est la mort de Nofret qui va faire entrer la Mort dans la maison et mettre en lumière la superstition égyptienne liée à cette dernière car : quand la mort entre dans une maison, elle plane sur tous.



La mort n'est pas une fin

Il s'agit d'un dialogue entre Hori, le scribe de la famille, Nofret, la nouvelle concubine de Imhotep le patriarche et prêtre de la famille et Renisenb, fille de Imhotep.

- Et c'est ici le fameux Tombeau ?

- C'est cela même, dit Hori.

Elle le dévisagea, un sourire ambigu sur les lèvres.

- J'imagine que c'est pour toi une affaire très profitable, reprit-elle. On prétend que tu es un homme d'affaires remarquable.

Il y avait dans le ton une méchanceté ironique, mais Hori, très calme, se contenta de sourire et de répondre :

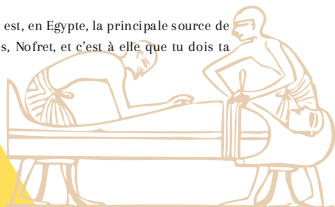
- C'est une affaire profitable pour chacun de nous, Nofret !... La mort est toujours profitable.

Nofret eut un petit frisson. Ses yeux s'arrêtèrent un instant sur la porte menant à l'intérieur du Tombeau.

- La mort ! s'écria-t-elle, je la hais !

- Tu as tort, déclara Hori avec son ordinaire placidité. La mort est, en Egypte, la principale source de richesses. C'est la mort qui t'a acheté les bijoux que tu portes, Nofret, et c'est à elle que tu dois ta nourriture et tes vêtements !

Elle le considérait avec stupeur..



- Que veux-tu dire ?

- Je veux dire qu'Imhotep est un prêtre de Ka, un prêtre qui veille sur les morts, et que ses terres, son troupeau, ses bois, ses champs de lin et de céréales, tout cela ne lui a été donné qu'à charge pour lui de veiller sur ce Tombeau.

Après une pause, il poursuivit, songeur :

- Nous sommes des gens curieux, nous, Égyptiens ! Nous aimons la vie et, très tôt, nous prenons des dispositions en vue de notre mort. C'est là que va la fortune de l'Égypte : en pyramide, en tombeaux et en fondations destinées à assurer leur entretien !

Nofret intervint avec violence.

- Cesse de parler ainsi de la mort, Hori ! J'ai horreur de ça !

- Justement parce que tu es une véritable Égyptienne ! Tu adores la vie et, quelquefois, tu sens toute proche l'ombre de la mort...

- Arrête !

Elle se dressait devant lui, menaçante. Hori se tut, haussant les épaules, elle lui tourna le dos et s'éloigna vivement par le sentier. Renisenb poussa un soupir satisfait.

- Je suis contente qu'elle soit partie, Hori ! dit-elle avec une joie enfantine. Tu lui as fait peur!

- Je le crois... Est-ce que je t'ai fait peur, à toi, Renisenb ?

- Non.

Renisenb n'en était cependant pas très sûre.

- Tout ce que tu as dit est vrai, ajouta-t-elle. Seulement je n'avais jamais regardé les choses comme ça auparavant. En fait, mon père est bien un prêtre de Ka.

Hori reprit avec une brusque amertume :

- L'Égypte tout entière, Renisenb, est obsédée par l'idée de la mort ! Et sais-tu pourquoi ? Uniquement parce que notre corps a des yeux, alors que notre âme n'en possède pas ! Nous sommes incapables de concevoir une vie différente de celle-ci, la vie d'après la mort. Alors, cette vie ultérieure, nous nous la représentons comme une simple continuation de celle que nous connaissons. Nous ne croyons pas vraiment à un dieu.

Renisenb était stupéfaite.

- Comment peux-tu dire ça, Hori ? Mais, des dieux, nous en avons beaucoup, tellement que je ne saurais pas les nommer tous ! Il n'y a pas longtemps, c'était la semaine dernière, nous nous amusions à dire quels étaient nos dieux préférés. Sobek ne jure que par Sekhmet, Kait ne cesse d'implorer Meskhant et Kameni révère Thot, ainsi qu'il est normal pour un scribe. Satipy est pour Horus à la tête d'épervier, et aussi pour Meresir. Yahmose dit que nos prières doivent aller à Ptah, parce qu'il est le père de toutes choses. Moi, j'aime Isis. Quant à Henet, elle adore le dieu local, Ammon. Elle prétend qu'il y a des prophéties qui annoncent qu'un jour Ammon sera le plus grand dieu de toute l'Égypte et elle lui fait régulièrement des offrandes maintenant, alors qu'il n'est encore qu'un petit dieu. Et il y a encore Râ, le dieu du soleil. Osiris, en présence de qui sont pesées les âmes des morts, et bien d'autres !

Renisenb s'interrompit pour souffler. Hori lui souriait.

- Et quelle différence fais-tu, Renisenb, entre un homme et un dieu ?

Elle le regardait, interdite. Après réflexion, elle dit :

- Les dieux ont... des pouvoirs surnaturels.

- Est-ce là tout ?

- Je ne vois pas ce que tu veux dire, Hori.

- Je veux dire que, pour toi, un dieu, c'est seulement un homme qui peut faire certaines choses qui sont impossibles aux hommes.

- Tu dis des choses étranges, Hori ! Je ne te suis pas.





Éléments d'analyse

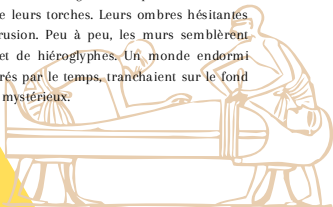
Cet extrait met en lumière les différents points de vue autour de la vision de la mort ; on y voit celle qui est effrayée par la mort : Nofret, celle qui l'ignore encore : Renisenb et celui qui en perçoit les enjeux : Hori. La mort se trouve au centre de la culture égyptienne, comme le dit Hori dans ce dialogue, mais aussi comme peuvent témoigner les vestiges qui nous restent de cette civilisation. On perçoit alors que la mort fascine autant qu'elle effraie. On apprend que pour les égyptiens, il existe une vie après la mort ; en effet, les égyptiens partent du principe que si le soleil meurt tous les jours et renaît chaque matin, alors il en va de même pour eux. Selon leurs croyances, la première vie n'est là que pour préparer à la suivante qui sera bien plus importante. Aussi, Renisenb mentionne un grand nombre de divinités égyptiennes, ce qui met en avant la diversité et la complexité de la théologie de l'Égypte Antique. La mention d'Osiris renvoie aux croyances égyptiennes concernant la mort : lorsqu'un égyptien meurt, il entame un voyage vers le royaume des morts gouverné par Osiris, qui est le premier à avoir subi la résurrection. Au moment de la mort, on sépare les éléments spirituels, le corps est considéré comme matériel. On compte trois éléments spirituels : le ba qui est l'âme, le ka qui est l'énergie spirituelle ou le double, et le l'akh qui est l'étincelle nécessaire à la vie. Pour accéder à la vie éternelle, il faut réunir à nouveau ces trois éléments. Le temple construit pendant la vie de l'égyptien est le support nécessaire à cette réunion de même que la momification. Il fallait ensuite disposer les organes du défunt dans quatre sortes de boîtes appelées canopes. Anubis, dieu ayant appris la momification aux hommes, vient alors chercher le défunt et l'emmène devant le tribunal présidé par Osiris. Au départ, seuls les pharaons avaient accès à la momification car ils étaient les seuls à pouvoir accéder à la vie éternelle.



La Chambre d'Horus

Paul Halter est un auteur français de romans policiers. Dans ses œuvres, on retrouve deux personnages inspecteurs : le docteur Alan Twist, criminologue et spécialiste en sciences occultes et Owen Burns, esthète victorien inspiré d'Oscar Wilde. C'est ce deuxième personnage qui est présent dans La Chambre d'Horus. Ce roman est le cinquième composant la série autour d'Owen Burns qui en compte huit pour le moment.

Un silence opaque les accueillit. À mesure qu'ils descendaient les marches taillées dans le roc, la lourde chaleur s'estompait, cédant le pas à une fraîcheur bienfaisante. Une étrange odeur épaisse, douceâtre, régnait dans l'obscur boyau, éclairé par les halos mouvants de leurs torches. Leurs ombres hésitantes s'allongeaient sur les murs, comme pour souligner leur intrusion. Peu à peu, les murs semblèrent s'animer, sous le double défilé d'une multitude de dessins et de hiéroglyphes. Un monde endormi s'éveillait à leurs pas. L'or, les rouges et les bleus, à peine altérés par le temps, tranchaient sur le fond blanc. Comment décrire ce qu'il voyait ? C'était à la fois beau et mystérieux.



Seule une foi sans faille pouvait avoir animé les mains des artistes qui avaient peint ces fresques polychromes. La moindre parcelle de mur était décorée avec un soin et un goût parfaits. Un véritable enchantement !

Certaines figures paraissaient inquiétantes, tels ces serpents ondulant sur les flots ou barrant l'accès d'une porte, ou ce guerrier brandissant une épée. Mais la gaité des coloris, la beauté des signes énigmatiques invitaient à poursuivre l'exploration, à l'instar de l'étrange équipage - homme à tête de bélier, divinités égyptiennes et autres créatures hybrides - occupant les frères embarcations peintes sur les parois. Bellozi avait déjà pu observer de semblables motifs dans d'autres tombes, mais sans jamais ressentir ce qu'il vivait à présent. La magie des lieux opérait. À n'en pas douter, il était le premier Européen à fouler le sol de cet univers sacré. Il avait du mal à réaliser ce qui lui arrivait et son cœur d'aventurier aguerri frémissait comme une midinette à son premier rendez-vous galant. À ce moment-là, rien n'aurait pu l'arrêter, et certainement pas les hésitations de ses ouvriers qui s'étaient arrêtés devant un linteau, décoré d'un rapace aux ailes déployées, sous lequel était gravée une inscription hiéroglyphique.

- Endroit interdit, effendi ! S'écria l'un d'eux en brandissant un index tremblant. Ça être signe de grand danger ! Nous commettre sacrilège... nous pas aller plus loin !

Bellozi partit d'un immense éclat de rire, qui résonna sinistrement dans le couloir. Puis il déclara d'un ton à la fois moqueur et menaçant :

- Vous n'avez rien à craindre avec moi. Sauf si vous ne m'écoutez pas, bande de poules mouillées ! Allons, suivez-moi ou il vous en cuira !

La tête entre les épaules, les ouvriers lui emboîtèrent le pas en maugréant. Mais ils ne parcoururent qu'une courte distance. Au détour d'un tournant, le couloir aboutissait sur un cul-de-sac. Était-ce la fin de l'aventure ? Bellozi se refusait à le croire. Tandis que les deux Arabes le pressaient de rebrousser chemin, il se dit qu'aucune tombe royale connue n'était conçue de la sorte. De plus il ne voyait ni sarcophage ni mobilier funéraire. Il devait donc y avoir un passage, simplement obturé par une cloison, un de ces fameux leurres pour dérouter les intrus.

Il martela les murs de ses poings et ne tarda pas à entendre une résonance suspecte, juste dans l'alignement du couloir. Il ordonna aussitôt à ses ouvriers d'aller chercher pioches et pics, et ils se mirent à l'ouvrage dès qu'ils furent de retour.

Rapidement, ils parvinrent à dégager une ouverture. Mais un grondement sourd ébranla le couloir. Bellozi comprit en un clin d'œil le danger qui les menaçait. Tandis que le sol se déroba sous lui, il eut juste le temps de se jeter sur le côté et de s'agripper au bord de la fosse, aux pieds de l'un des Égyptiens restés à l'écart. Son compagnon n'eut pas le même réflexe salvateur. Il poussa un cri déchirant, tout en s'abîmant dans le puits obscur.

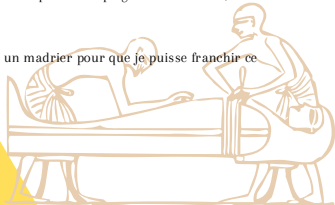
Suffoquant, Bellozi se hissa péniblement au bord de la cavité, tandis que l'Arabe rescapé continuait à hurler. L'aventurier lui arracha la torche des mains et la brandit au-dessus du puits. Malgré la poussière en suspension, il en distingua le fond, cinq ou six mètres plus bas : leur infortuné compagnon gisait, inerte, dans une pose étrange, transpercé par l'un des pieux qui tapissaient le sol.

- Moi, vous avoir dit, effendi, gémit l'ouvrier restant. Endroit mauvais... Nous vite partir...

- Non ! C'est un accident et notre ami n'a pas eu de chance. Mais à présent le piège est désamorcé, et la voie est libre.

- Moi pas aller plus loin !

- Soit. Je continuerai donc seul. En attendant, va vite chercher un madrier pour que je puisse franchir ce trou.





Éléments d'analyse

Dans ce début de roman policier, Paul Halter nous plonge directement dans des processus narratifs que l'on connaît bien car souvent liés aux récits d'aventures et aussi employés au cinéma dans de nombreux films célèbres d'aventures. On retrouve donc l'archétype de l'aventurier européen, méprisant et les gens et les lieux qui l'entourent et qui espèrent avant tout s'enrichir envers et contre tout. La figure de Bellozi s'oppose à celle de l'ouvrier qui comprend le danger que peut représenter le tombeau et ce que signifie les hiéroglyphes ; il incite alors à faire preuve de respect face à ce lieu et à se retirer. La découverte du tombeau fait étalage d'une part de la culture égyptienne : les hiéroglyphes, les dessins sur les murs et l'art mortuaire égyptien. Avec cette description du tombeau, on voit apparaître des figures importantes pour les égyptiens : les divinités, les créatures hybrides, les rapaces et les serpents. Aussi, le lieu et sa description plongent le personnage Bellozi et ses ouvriers ainsi que le lecteur dans cette atmosphère mystique qui entoure encore les découvertes archéologiques que l'on peut faire aujourd'hui. Il semble alors que la culture égyptienne fascine toujours autant. Cette atmosphère permet également de nourrir le récit policier et de ménager le suspense de ce dernier.

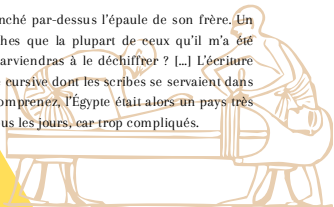


Un crocodile sur un banc de sable

Un crocodile sur un banc de sable est un roman policier historique d'Elizabeth Peters, c'est le premier tome de la série autour du personnage Amélia Peabody, jeune anglaise de l'époque victorienne qui s'embarque dans un voyage pour l'Égypte en 1884.

Comparé à d'autres que j'avais contemplés dans des boutiques d'antiquités, le papyrus semblait être en assez bon état. Il était brun par les siècles et ses bords étaient effrangés, mais le texte, écrit à l'encre noire, était parfaitement lisible. De temps à autre, un mot avait été écrit en rouge. À l'origine, c'était sans doute un rouge très vif, mais il avait moins bien résisté au temps que le noir et il était maintenant d'un brun rouille. Naturellement, je n'avais pas la moindre idée de ce qui était écrit. Les caractères avaient quelque ressemblance avec les hiéroglyphes. Ça et là, on distinguait vaguement la forme d'un oiseau ou d'un animal accroupi, dessins qui, comme je l'avais appris, correspondaient à une lettre dans l'alphabet pictographique des anciens Égyptiens. Mais la majorité des signes étaient des formes abrégées et l'ensemble ressemblait plus à de l'arabe ou de l'hébreu qu'à des hiéroglyphes.

- C'est de l'écriture hiératique, déclara Radcliffe qui lisait, penché par-dessus l'épaule de son frère. Un magnifique spécimen ! Beaucoup plus proche des hiéroglyphes que la plupart de ceux qu'il m'a été donné d'étudier. Qu'en penses-tu, Walter ? Crois-tu que tu parviendras à le déchiffrer ? [...] L'écriture hiératique, expliqua-t-il en se tournant vers nous, est l'écriture cursive dont les scribes se servaient dans les documents courants et les registres administratifs. Vous comprenez, l'Égypte était alors un pays très actif et les hiéroglyphes ne convenaient guère à un usage de tous les jours, car trop compliqués.



Les lettrés avaient donc inventé un autre alphabet, plus simple et plus pratique à utiliser. Cependant, si vous examinez ce texte de près, vous verrez à quel point chaque signe ressemble à son pictogramme original.

- J'en ai reconnu un ! s'écria Evelyn.

Maintenant, nous étions tous penchés sur le papyrus, à l'exception de Lucas qui sirotait son whisky tout en nous observant avec un sourire condescendant.

- Là ! Je suis prête à parier que c'est une chouette - la lettre « m » en hiéroglyphes. Et le mot suivant qui ressemble à un homme assis, doit être le pronom personnel « je ».

- C'est on ne peut plus juste, acquiesça Walter avec un sourire radieux. Et voici le mot qui correspond à « sœur ». Dans l'égyptien ancien, il signifiait également...

Il ne termina pas sa phrase. Sensible au moindre changement de son humeur, Evelyn se redressa et retourna s'asseoir en silence.

- Sœur et frère étaient alors des termes affectueux, poursuivit Radcliffe à la place de Walter. Ils correspondraient aujourd'hui à « ma chérie » ou « mon chéri ». Un amant appelait sa bien-aimée « ma sœur ».

- Et ce texte, ajouta Walter un ton plus bas, est un poème d'amour. Je ne suis encore parvenu à déchiffrer que quelques lignes, répondit Walter. Lorsque vous l'avez déroulé, certains mots se sont effacés et d'autres se sont brisés en plusieurs morceaux, avec des manques. Cependant, voici un couplet, qui est presque entier :

*Je plonge avec toi dans l'onde
puis, m'en viens vers toi,
un poisson rouge - étincelant de beauté entre mes doigts*

« À cet endroit, il y a un manque, expliqua-t-il. Les amants sont au bord d'un lac ou d'un canal. Ils... ils s'ébattent dans l'eau.

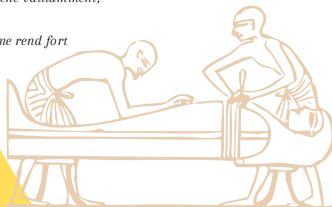
- Jusqu'à présent, cela ne ressemble guère à un poème d'amour, commenta Lucas d'un ton sceptique. Je ne me vois guère offrir à une dame un poisson pour lui prouver ma flamme. Un diamant, ou même un simple bouquet de fleurs, seraient plus appropriés.

Evelyn se déplaça légèrement sur sa chaise.

- Pourtant, il s'agit sûrement d'un amoureux, persista Walter. Tenez, ici, il est de l'autre côté de la rivière.

*Ma sœur est de l'autre côté de l'onde,
Le flot nous sépare et nous éloigne,
tapi sur un banc de sable, un crocodile guette sa proie.*

*Mais je descends dans l'eau et je marche vaillamment,
Mon cœur est brave,
C'est mon amour pour elle qui me rend fort*



Lorsqu'il s'arrête de déclamer, il y eut un bref silence. Je ne sais ce qui m'avait le plus impressionnée – le charme suranné de ces quelques vers ou l'habileté avec laquelle Walter les avait déchiffrés.

- Merveilleux ! m'écriai-je avec enthousiasme. Il est vraiment réconfortant de constater que les plus nobles émotions sont aussi anciennes que l'homme lui-même.

- Il me semble qu'agir ainsi était beaucoup plus téméraire que noble, fit remarquer Lucas avec nonchalance. Un imbécile qui plonge dans un fleuve infesté de crocodiles mérite seulement d'être dévoré.

- Le crocodile est un symbole, répliquai-je. Un symbole des dangers et des difficultés qu'un homme vraiment amoureux doit être capable de surmonter pour conquérir le cœur de sa bien-aimée.

Walter me sourit.

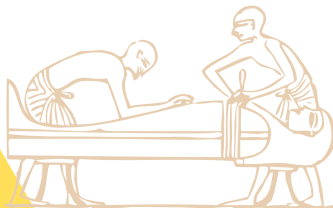
- Votre interprétation est très pertinente, mademoiselle Peabody. Les poètes ont toujours eu une prédilection pour les images et les métaphores.

- Je n'en suis pas si sûr, grommela Radcliffe. Essayer de comprendre la pensée des anciens Égyptiens est une tâche pour le moins hasardeuse. Ce crocodile est une simple forfanterie d'amoureux – forfanterie qui sonne bien, mais à laquelle aucun homme sensé ne se risquerait.

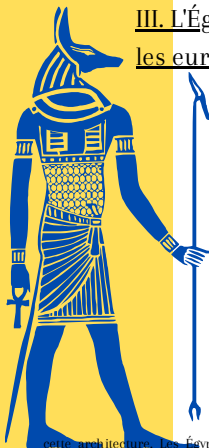


Éléments d'analyse

Ici, les personnages d'Elizabeth Peters mettent en lumière l'écriture hiéroglyphique, l'une des écritures pratiquées par les égyptiens, et ils donnent différentes informations concernant cette écriture et les pratiques écrites de cette civilisation. L'intelligence de cette civilisation est illustrée ; ils avaient conscience de la complexité de leur système écrit et ont décidé de le simplifier tout en conservant la concordance entre l'écriture hiéroglyphique et l'écriture hiéroglyphique. L'utilisation de symboles importants par les égyptiens est également présente : le fleuve et le crocodile. Dans ce premier tome, on a de nombreux passages explicatifs et descriptifs de la culture égyptienne : le présent s'oppose au passé, le regard européen à celui égyptien ; le tout pour balayer la civilisation égyptienne et lui rendre hommage. On perçoit une certaine fascination et un certain amour envers cette culture qui continue d'exister. A travers le personnage d'Amélia Peabody, l'autrice n'hésite pas à dénoncer le sexisme qui règne en Egypte et dans la société victorienne, mais elle dénonce aussi la pauvreté et la misère des égyptiens ainsi que le rôle que les autres peuples (notamment européens, anglais et français) ont joué dedans. D'un point de vue plus archéologique et historique, elle souligne les pillages des tombeaux et déplore la perte de ce savoir passé de même que la dépossession de ce savoir par les européens.



III. L'Égypte, entre fascination et désillusion pour les européens des XIX-XXèmes siècles



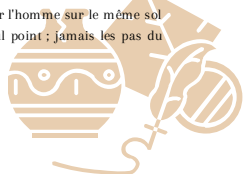
En mai 1798, Vivant Denon embarque pour l'Égypte, sous la direction de Napoléon Bonaparte, accompagné de cinquante-quatre milles hommes prêts à conquérir l'Égypte. Pendant treize mois, Vivant Denon écrit, dessine et observe les divers monuments pharaoniques, décrits jusque-là dans la littérature de façon fragmentaire ou peu fidèle à la réalité. Ce récit de voyage, paru en 1802, accompagné de nombreux dessins, propose une vraie réflexion sur l'art égyptien et verra naître, après lui, l'égyptomanie.



Voyage dans la Basse et la Haute Égypte, pendant les campagnes du général Bonaparte, Vivant Denon

Rien de plus simple et de mieux calculé que le peu de lignes qui composent cette architecture. Les Égyptiens n'ayant rien emprunté des autres, ils n'ont ajouté aucun ornement étranger, aucune superfluité à ce qui était dicté par la nécessité : ordonnance et simplicité ont été leurs principes ; et ils ont élevé ces principes jusqu'à la sublimité : parvenus à ce point, ils ont mis une telle importance à ne pas l'altérer, que, bien qu'ils aient surchargé leurs édifices de bas-reliefs, d'inscriptions, de tableaux historiques et scientifiques, aucune de ces richesses ne coupe une seule ligne ; elles sont respectées ; elles semblent sacrées ; tout ce qui est ornement, richesse, somptuosité de près, disparaît de loin pour ne laisser voir que le principe, qui est toujours grand et toujours dicté par une raison puissante. Il ne pleut pas dans ce climat ; il n'a donc fallu que des plates-bandes pour couvrir et pour donner de l'ombre ; dès lors plus de toits, dès lors plus de frontons : le talus est le principe de la solidité ; ils l'ont adopté pour tout ce qui porte, estimant sans doute que la confiance est le premier sentiment que doit inspirer l'architecture, et que c'en est une beauté constituante. Chez eux l'idée de l'immortalité de Dieu est présentée par l'éternité de son temple ; leurs ornements, toujours raisonnés, toujours d'accord, toujours significatifs, prouvent également des principes sûrs, un goût fondé sur le vrai, une suite profonde de raisonnements ; et quand nous n'aurions pas acquis la conviction du degré éminent où ils étaient parvenus dans les sciences abstraites, leur seule architecture, dans l'état où nous l'avons trouvée, nous aurait donné l'idée de l'ancienneté de ce peuple, de sa culture, de son caractère, de sa gravité.

Je n'aurais point d'expression, comme je l'ai dit, pour rendre tout ce que j'éprouvai lorsque je fus sous le portique de Tintyra ; je crus être, j'étais réellement dans le sanctuaire des arts et des sciences. Que d'époques se présentèrent à mon imagination, à la vue d'un tel édifice ! que de siècles il a fallu pour amener une nation créatrice à de pareils résultats, à ce degré de perfection et de sublimité dans les arts ! combien d'autres siècles pour produire l'oubli de tant de choses, et ramener l'homme sur le même sol à l'état de nature où nous l'avons trouvé ! jamais tant d'espace dans un seul point ; jamais les pas du temps plus prononcés et mieux suivis.



Quelle constante puissance, quelle richesse, quelle abondance, quelle superfluité de moyens dans le gouvernement qui peut faire élever un tel édifice, et qui trouve dans la nation des hommes capables de le concevoir, de l'exécuter, de le décorer, de l'enrichir de tout ce qui parle aux yeux et à l'esprit ! Jamais d'une manière plus rapprochée le travail des hommes ne me les avait présentés si anciens et si grands : dans les ruines de Tintyra les Égyptiens me parurent des géants.

J'aurais voulu tout dessiner, et je n'osais mettre la main à l'oeuvre ; je sentais que, ne pouvant m'élever à la hauteur de ce que j'admira, j'allais rapetisser ce que je voudrais imiter ; nulle part je n'avais été environné de tant d'objets propres à exalter mon imagination. Ces monuments, qui imprimaient le respect dû au sanctuaire de la divinité, étaient les livres ouverts où la science était développée, où la morale était dictée, où les arts utiles étaient professés ; tout parlait, tout était animé, et toujours dans le même esprit. L'embrasement des portes, les angles, le retour le plus secret, présentaient encore une leçon, un précepte, et tout cela dans une harmonie admirable ; l'ornement le plus léger sur le membre d'architecture le plus grave déployait d'une manière vivante ce que l'astronomie avait de plus abstrait à exprimer. La peinture ajoutait encore un charme à la sculpture et à l'architecture, et produisait tout à la fois une richesse agréable, qui ne nuisait ni à la simplicité ni à la gravité de l'ensemble. La peinture en Égypte n'était encore qu'un ornement de plus ; suivant toute apparence, elle n'était point un art particulier : la sculpture était emblématique, et, pour ainsi dire, architecturale.

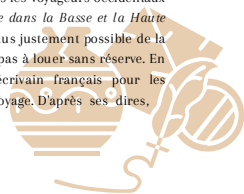
L'architecture était donc l'art par excellence, dicté par l'utilité ; elle pourrait donc à elle seule lever le doute, sinon sur la primogéniture, au moins sur la supériorité de l'architecture des Égyptiens comparée à celle des Indiens, puisque ne participant en rien de celle de ces derniers, elle est devenue le principe de tout ce que nous avons admiré depuis, de tout ce que nous avons cru être exclusivement de l'architecture, les trois ordres grecs, le dorique, l'ionique, et le corinthien. Il faut donc bien se garder de penser, comme on le croit abusivement, que l'architecture Égyptienne est l'enfance de l'art, mais il faut dire qu'elle en est le type.

Je fus frappé de la beauté de la porte qui fermait le sanctuaire du temple ; tout ce que l'architecture a ajouté depuis d'ornements à ce genre de décoration n'a fait qu'en rapetisser le style.

Je ne devais pas espérer de rien trouver en Égypte de plus complet, de plus parfait que Tintyra ; j'étais agité de la multiplicité des objets, émerveillé de leur nouveauté, tourmenté de la crainte de ne pas les revoir. J'avais aperçu sur des plafonds des systèmes planétaires, des zodiaques, des planisphères célestes, présentés dans une ordonnance pleine de goût ; j'avais vu que les murailles étaient couvertes de la représentation des rites de leur culte, de leurs procédés dans l'agriculture et les arts, de leurs préceptes moraux et religieux ; que l'Être suprême, le premier principe, était partout représenté par les emblèmes de ses qualités : tout était également important à rassembler ; et je n'avais que quelques heures pour observer, pour réfléchir, pour dessiner ce qui avait coûté des siècles à concevoir, à construire, à décorer.

Éléments d'analyse

L'architecture égyptienne est la caractéristique frappant, de loin, le plus les voyageurs occidentaux à cette époque. Vivant Denon s'y attarde longuement dans son récit *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte*, par le biais de précises descriptions - tentant de rendre compte le plus justement possible de la réalité à laquelle il fait face - de monuments et temples visités, qu'il n'hésite pas à louer sans réserve. En témoigne l'extrait ci-dessus reflétant parfaitement la fascination de l'écrivain français pour les constructions architecturales égyptiennes qu'il découvre au fil de son voyage. D'après ses dires,



harmonie, cohérence et mesure semblent caractériser cet art pharaonique, assez différent de ceux qu'il a pour habitude de côtoyer en Occident.

C'est de façon très intellectuelle et rationnelle que Vivant Denon aborde les caractéristiques architecturales égyptiennes. Il cherche à connaître quelles réflexions et principes de causalité ont pu aboutir à ces choix artistiques d'élaboration, façon de raisonner probablement héritée du siècle des Lumières dont il est contemporain.



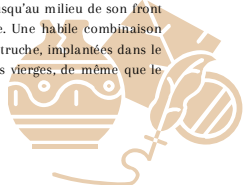
Le roman de la momie, Théophile Gautier

Paru en feuilleton en 1856, Le Roman de la momie relate la découverte d'une tombe inviolée par lord Evandale, jeune aristocrate anglais, et le docteur Rumphis, égyptologue allemand, dans la vallée de Biban-el-Molouk, près du Nil. Les deux hommes y trouvent une momie parfaitement conservée d'une jeune femme nommée Tahoser, ayant probablement gouverné l'Égypte. La suite du roman narre l'histoire de cette dernière et de ses amours.

Près de la table, sur un fauteuil en bois doré réchampi de rouge, aux pieds bleus, aux bras figurés par des lions, recouvert d'un épais coussin à fond pourpre étoilé d'or et quadrillé de noir, dont le bout débordait en volute par-dessus le dossier, était assise une jeune femme ou plutôt une jeune fille d'une merveilleuse beauté, dans une gracieuse attitude de nonchalance et de mélancolie.

Ses traits, d'une délicatesse idéale, offraient le plus pur type égyptien, et souvent les sculpteurs avaient dû penser à elle en taillant les images d'Isis et Hâthor, au risque d'enfreindre les rigoureuses lois hiératiques ; des reflets d'or et de rose coloraient sa pâleur ardente où se dessinaient ses longs yeux noirs, agrandis par une ligne d'antimoine et alanguis d'une indicible tristesse. Ce grand œil sombre, aux sourcils marqués et aux paupières teintes, prenait une expression étrange dans ce visage mignon, presque enfantin. La bouche mi-ouverte, colorée comme un fleur de grenade, laissait briller entre ses lèvres, un peu épaisses, un éclair humide de nacre bleuâtre, et gardait ce sourire involontaire et presque douloureux qui donne un charme si sympathique aux figures égyptiennes ; le nez, légèrement déprimé à la racine, à l'endroit où les sourcils se confondaient dans une ombre veloutée, se relevait avec des lignes si pires, des arêtes si fines, et découpait ses narines d'un trait si net, que toute femme ou toute déesse s'en serait contentée, malgré son profil imperceptiblement africain ; le menton s'arondissait par une courbe d'une élégance extrême, et brillait poli comme l'ivoire ; les joues, un peu plus développées que chez les beautés des autres peuples, prêtaient à la physionomie une expression de douceur et de grâce d'un charme extrême.

Cette belle fille avait pour coiffure une sorte de casque formé par une pintade dont les ailes à demi déployées s'abattaient sur ses tempes, et dont la jolie tête effilée s'avancait jusqu'au milieu de son front tandis que la queue, constellée de points blancs, se déployait sur sa nuque. Une habile combinaison d'émail imitait à s'y tromper le plumage ocellé de l'oiseau ; des pennes d'autruche, implantées dans le casque comme une aigrette, complétaient cette coiffure réservée aux jeunes vierges, de même que le vautour, symbole de maternité, n'appartient qu'aux femmes.



Les cheveux de la jeune fille d'un noir brillant, tressés en fines nattes, se massaient de chaque côté de ses joues rondes et lisses, dont ils accusaient le contour, et s'allongeaient jusqu'aux épaules ; dans leur ombre luisaient, comme des soleils dans un nuage, de grands disques d'or en façon de boucles d'oreilles ; de cette coiffure partaient deux longues bandes d'étoffe aux bouts frangés qui retombaient avec grâce derrière le dos. Un large pectoral composé de plusieurs rangs d'émaux, de perles d'or, de grains de cornaline, de poissons et de lézards en or estampé, couvrait la poitrine de la base du col à la naissance de la gorge, qui transparaisait rose et blanche à travers la trame aérienne de la calasiris. La robe, quadrillée de larges carreaux, se nouait sous le sein au moyen d'une ceinture à bouts flottants, et se terminait par une large bordure à raies transversales garnie de franges. De triples bracelets en grains de lapis-lazuli, striés de distance en distance d'une rangée de perles d'or, ceblaient ses poignets minces, délicats comme ceux d'un enfant ; et ses beaux pieds étroits, aux doigts souples et longs, chaussés de tabebs en cuir blanc gaufré de dessins d'or, reposaient sur un tabouret de cèdre incrusté d'émaux verts et rouges.



Éléments d'analyse

Après le prologue, les premières pages du *Roman de la momie* sont consacrées au portrait long et détaillé de Tahoser. Présentée comme une figure exceptionnelle, cette description laisse entendre une certaine fascination et idéalisation de l'Égypte et de la beauté des femmes qui y vivent par Théophile Gautier. Son objectif est probablement de donner des réponses à un public français en quête d'exotisme en lui présentant une femme à la beauté orientale « authentique », ne possédant pas de traits physiques qui leur sont familiers. C'est, au contraire, des tableaux et sculptures d'Égypte antique que ce portrait peut évoquer.

L'importance de la couleur et des détails dans cet extrait laisse, d'ailleurs, comprendre la forte influence de la peinture - et plus largement de l'art visuel en général - sur l'écriture de Théophile Gautier. Il est, de fait, intéressant de noter que sa fascination pour l'Orient vient du tableau, représentant la capitale égyptienne, *La Place de l'Esbekieh du Caire* de Prosper Marilhat ; ce qui peut donc expliquer son imaginaire oriental (égyptien en l'occurrence) très visuel.

Cette esthétisation du réel, donnant à voir Tahoser, non comme une femme réelle mais comme sculptée ou peinte, reflète l'idéalisation de l'Égypte par Gautier, son désir d'exotisme - propre aux français du XIX^{ème} siècle - mais aussi et surtout sa quête idéal féminin transcendant le temps.





La mort de Philae, "Minuit d'hiver en face du grand Sphinx",

Pierre Loti

En 1907, Pierre Loti, officier de marine, entame une série de déplacements en Haute-Égypte, du Caire à Assouan, de Louxor à Philae en passant par les rives du Nil, qui durera quatre mois. Deux ans plus tard, il publie un recueil, La Mort de Philae, composé d'une vingtaine de textes écrits durant et après ses pérégrinations égyptiennes.

Ils guettent les groupes de visiteurs, qui arrivent de temps à autre et ils s'accrochent à eux. Les grands symboles, depuis des siècles et des millénaires que l'on a cessé de les vénérer, n'ont cependant presque jamais été seuls, surtout par les nuits de pleine lune ; des hommes de toutes les races, de tous les temps sont venus rôder autour, vaguement attirés par leur énormité et leur mystère. À l'époque des Romains, ils étaient déjà des symboles au sens perdu, legs d'une antiquité fabuleuse, mais on venait curieusement les contempler ; des touristes en toge, en péplum, gravaient pour mémoire leur nom sur le granit des bases.

Les touristes qui arrivent cette nuit, et sur lesquels s'abattent les guides bédouins au noir manteau, portent casquette, ulster ou paletot fourré ; leur intrusion est ici comme une offense, mais hélas ! De tels visiteurs se multiplient chaque année davantage, car la grande ville toute voisine - qui sue l'or depuis que l'on essaye de lui acheter sa dignité et son âme - devient un lieu de rendez-vous et de fête pour les désœuvrés, les parvenus du monde entier.

Et ce désert du Sphinx, le modernisme commence à l'enserrer de toutes parts. Il est vrai, personne jusqu'à présent n'a osé le profaner en bâtitant dans le voisinage immédiat de la grande figure, dont la fixité et le dédain imposent peut-être encore. Mais, à une demi-lieue à peine, aboutit une route où circulent des fiacres, des tramways, où des automobiles de bonne marque viennent pousser leurs gracieux cris de canard ; et là, derrière la pyramide de Chéops, un vaste hôtel s'est blotti, où fourmillent des snobs, des élégantes follement emplumées comme des Peaux-Rouges pour la danse du scalp ; des malades en quête d'air pur : jeunes Anglaises phthisiques, ou vieilles Anglaises simplement un peu gâteuses, traitant leurs rhumatismes par les vents secs.

Cette route, cet hôtel, ces gens, en passant on vient de les voir, aux feux des lampes électriques, et un orchestre qu'ils écoutaient vous a jeté la phrase inepte de quelque rengaine de café-concert ; mais, sitôt que tout cela, dans un repli du sol, a disparu, on s'en est senti tellement délivré, tellement loin ! Dès que l'on a commencé de marcher sur ce sable des siècles, où les pas tout à coup ne faisaient plus de bruit, rien n'a existé, hors le calme et le religieux effroi émanés de ce monde que l'on abordait, de ce monde si écrasant pour le nôtre, où tout apparaissait silencieux, imprécis, gigantesque et rose.



Éléments d'analyse

Le titre du recueil, *La Mort de Philae*, est annonciateur du projet singulier, à la tonalité mortuaire, de Pierre Loti. En effet, dès la lecture du premier chapitre, "Minuit d'hiver en face du grand Sphinx", l'auteur donne à voir une Égypte où tout se meurt.

L'Égypte antique, exerçant une vraie fascination dans la culture occidentale, se trouve inévitablement détruite par le temps ; l'Égypte moderne, elle, est dévastée par le tourisme de masse européen - en particulier le tourisme britannique. "La mort de Philae" que dénonce Pierre Loti est donc également celle de toute une Égypte dénaturée par la création de routes, de tramways ou encore par les nuisances sonores des automobiles provoquées par l'omniprésence d'européens dans ce territoire. Un fort sentiment de nostalgie, d'une époque qu'il n'a pourtant pas connue, se dégage du texte de Pierre Loti qui a visité une Égypte - qu'il imaginait idéale - détruite au profit d'un simulacre occidental.

IV. L'Égypte dans la littérature illustrée

Le XIX^e siècle est l'occasion d'un nouveau regard porté sur l'histoire de l'Égypte : suite aux découvertes et écrits de Jean-François Champollion, les Européens commencent à légitimer une curiosité scientifique, historique et artistique autour du pays mystique de Rê (dieu soleil fondateur et roi des dieux de la religion égyptienne).

En littérature, l'Égypte suscite également l'intérêt de nombreux artistes de la bande-dessinée, si bien que nous pouvons voir émerger – dès les années 1930, en Europe – un ensemble d'ouvrages, destinés à la jeunesse, dessinant eux aussi les contours de cette puissante civilisation antique :

ex. *Les Cigares du pharaon* ou *Les Aventures de Tintin, reporter, en Orient* (1934), par l'auteur belge Hergé, (ouvrages d'inspiration égyptienne antique) ; puis en France : *Pitchounet chez les pharaons* (1939), de la série d'aventure jeunesse *Pitchounet*, créée par Mat.



Aujourd'hui, la littérature illustrée s'intéresse toujours très largement au panthéon égyptien et rend, sous la forme d'albums divers – destinés aux enfants comme aux adultes – les mythes les plus célèbres.

L'Égypte ancienne en BD (2017), né d'une collaboration à trois entre Viviane Koenig (auteure de livres pour la jeunesse et historienne française), Marion Duclos (auteure et dessinatrice de bande dessinée française) & Jérôme Alvarez (coloriste professionnel BD et illustrations) ; est un ouvrage à visée éducative, éd. Belin (Jeunesse), qui propose une visite touristique virtuelle en Égypte. Il s'ouvre sur une carte dessinée de l'Égypte antique – pour emmener ensuite les lecteurs.trices à la rencontre du célèbre pharaon Amosis, des paysans des bords du Nil, des dieux égyptiens – puis se ferme enfin sur un jeu de connaissances autour des grandes dates et personnages emblématiques fondateurs de l'Histoire égyptienne.





Comme nous pouvons le voir sur l'image ci-dessus, il nous est présenté le contexte historique et géographique de l'Égypte antique, entre mer Rouge et mer Méditerranée. On nous explique quelles sont les conditions météorologiques, qui peuvent donner lieu à de nombreuses inondations durant la période estivale. Ces informations sont illustrées de dessins montrant l'abondance des eaux du Nil débordant hors du fleuve. Il est fait mention d'une agriculture riche, permise grâce à une terre suffisamment irriguée et fertile. Enfin on nous restitue la présence de pharaons, dont on nous présente le nom et les époques qui sont les leurs. Les symboles de l'Égypte sont également mis en valeur, pyramides et phare dont on nous présente les dates d'apparition.

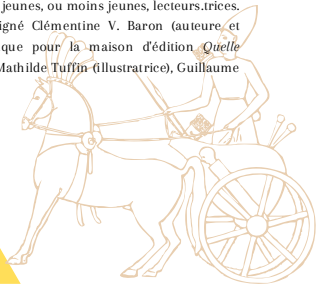
Dans un plus grand format, et dans une démarche plus documentaire, Raphaël Martin (auteur de livres dessinés), Jean-Christophe Piot (auteur et journaliste diplômé de Sciences Po Lyon, et historien) & Djilian Deroche (illustrateur et graveur à Paris), entendent : « percer les secrets des hiéroglyphes » et faire la lumière sur les mythes de Rê (dieu créateur du Monde), d'Isis & Osiris (dieux souverains), de Seth (dieu maléfique fratricide), et d'autres divinités du panthéon égyptien. Cet ouvrage paraît en 2017, éd. De La Martinière Jeunesse, sous le titre : *Les Dieux de l'Égypte*.

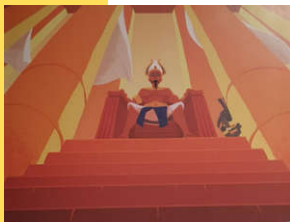




Ici, l'image en fond illustre le texte, qui parle de la magicienne et déesse souveraine Isis. Elle est présentée comme une déesse guérisseuse et protectrice, d'une grande beauté mais aussi d'une grande détermination quand il s'agit de faire face à de potentiels ennemis. Le dessin représente ses attributs : une couronne, des bijoux royaux ; ainsi que son temple, au milieu du Nil. On la dit également magicienne car elle a su se rendre maîtresse d'animaux féroces tels que les scorpions, les serpents ; et qu'elle a la capacité de se transformer : elle peut prendre la forme humaine, animale, divine. L'extrait en question relate un épisode dans lequel Isis – partie en voyage à travers l'Égypte, accompagnée d'un cortège de scorpions – sut guérir la blessure causée par l'un d'eux sur un mortel.

Enfin, c'est en 2019 que le plus récent album de notre corpus est publié, éd. Leslie-Fleur Picardat, *Quelle Histoire*, dans la collection « Mythes & Légendes ». Y sont relatés les destins tragiques des divinités égyptiennes : amours interdits et trahisons, meurtres & vengeances, quête de l'amour et/ou du pouvoir ; dans une narration proche de celles des contes pour enfants, et une illustration riche. Les portraits des personnages de chaque histoire sont dressés dans les dernières pages pour permettre aux lecteurs.trices d'approfondir. Des jeux sont également soumis à la curiosité des jeunes, ou moins jeunes, lecteurs.trices. L'ouvrage s'intitule *Mythologie : Les Dieux égyptiens*, et est signé Clémentine V. Baron (auteure et journaliste indépendante), Bruno Wennagel (directeur artistique pour la maison d'édition *Quelle Histoire*, illustrateur et graphiste), Mathieu Ferret (illustrateur), Mathilde Tuffin (illustratrice), Guillaume Biasse (illustrateur), & Aurélie Verdon (illustratrice).





OSIRIS LE ROI

CHAPITRE III

Osiris est un enfant hors du commun, même pour un dieu. À sa naissance, il est déjà habillé comme un roi avec une belle couronne. C'est donc tout naturellement qu'il devient souverain de l'Égypte. En plus, il mesure plus de quatre mètres de haut ! Tu imagines ? Sa taille immense lui donne une autorité évidente sur les hommes comme sur les dieux. Tous le respectent et l'adorent. Tous, sauf son frère Seth, qui est affreusement jaloux ! Lui qui règne seulement sur le désert aride se promet qu'un jour il prendra la place de son aîné sur le trône. Notre héros a dû souci à se faire...



LE ROI DU ROYAUME DES MORTS

CHAPITRE XV

Après avoir dirigé le monde des vivants, Osiris régit désormais sur le Royaume des morts. Même les dieux n'y ont pas accès, seuls Thot, Anubis et quelques autres privilégiés font figure de messagers. Grâce à eux, Isis peut avoir des nouvelles de son cher époux, et Horus de son père. Le dieu et son fils se tiennent loin du regard de Seth, cachés dans les marais. Bien qu'il ne l'ait pas connu, Horus compte bien venger la mort d'Osiris et prendre sa place à la tête du royaume d'Égypte. Pour l'instant, il n'est qu'un enfant, mais attends un peu qu'il grandisse... Seth n'aura qu'à bien se tenir !

Les deux extraits choisis sont deux passages importants de l'histoire du divin Osiris, d'abord né roi des vivants (chapitre III), puis devenu roi des morts (chapitre XV). En effet, les dessins montrent chacun le dieu Osiris assis sur un trône, en situation de détention du pouvoir. On le décrit comme supérieur aux humains et aux dieux, démesurément grand, fort, et héroïque. Suite à la trahison de son frère Seth, il est dit que grâce aux pouvoirs d'Isis, Osiris renaît tel un phénix, pour régner ensuite sur le royaume des morts. Enfin c'est par l'intermédiaire de Thot et Anubis, messagers divins, qu'Isis et Osiris pourront continuer à avoir une correspondance, et ainsi entretenir une relation amoureuse.

